
L'Écriture et ses traductions Eloge et réticences

A plusieurs reprises dans ce livre, on a fait des allusions ou même consacré des développements à la traduction de la Bible en langue vivante, dite vernaculaire ou vulgaire, ou encore nationale, pour employer un vocabulaire qui possède bien des nuances¹.

A la différence des autres siècles en effet, il y a là un enjeu majeur pour le temps des Réformes. Au xvi^e siècle, la poussée protestante en fait une revendication majeure, et, autant et même plus par réaction que par conviction, le catholicisme a choisi de limiter par de solides barrières l'espace étroit offert à la diffusion de ces traductions.

LA « QUESTION DES LANGUES »

Les combats autour de la langue vulgaire au xvi^e siècle pourraient être la matière d'un livre entier ; les parties qui concernent la prédication ou la liturgie ont été déjà largement traitées².

1. Voir pp. 22 ss. ; 44 ss. ; 73 ss. ; 148 ss. ; 186 ss. ; 200 ss. ; 369 ss. ; 393 ss. ; 407 ss. ; 443 ss. ; et *infra*, pp. 533 ss.

2. Herman A. P. SCHMIDT, *Liturgie et langue vulgaire. Le problème de la langue liturgique chez les premiers Réformateurs et au concile de Trente*, Romae, apud aedes Universitatis Gregoriana, 1950 [Analecta Gregoriana 53] ; Leopold LENTNER, *Volkssprache und Sakralsprache. Geschichte einer Lebensfrage bis zum Ende des Konzils von Trient*, Wien, Verlag Herder, 1964 [Wiener Beiträge zur Theologie 5] ; Vittorio COLETTI, *L'éloquence de la chaire. Victoires et défaites du latin entre Moyen Âge et Renaissance*, Paris, Le Cerf, 1987.

Nous présentons ici un bref dossier systématique énumérant les données du débat. Quelques réflexions générales l'introduisent, accompagnées de brèves analyses ou de citations qui illustrent la problématique.

Un rappel pour commencer : à l'instar du judaïsme hellénistique avec la traduction des LXX, le christianisme n'a pu prendre son essor initial, puis réussir son expansion missionnaire, que par l'usage de l'Écriture en langue populaire, de la *koiné* du Nouveau Testament lui-même au latin de ce qui deviendra la « Vulgate », mais encore au slavon, quand est proposé aux nouveaux chrétiens slaves l'alphabet cyrillique, et donc l'accès à la culture.

Mais dès les premiers siècles des auteurs dénoncent un danger : voir le « venin de l'hérésie » se mêler à la traduction des livres contenant la Révélation divine.

Le débat est nourri par la célèbre traduction en gothique par Ulfila, au IV^e siècle, et la propagation de l'arianisme dans les pays occupés par les Barbares³.

De cette tension entre la nécessité de la communication (qui se fait essentiellement jusqu'au XVI^e siècle par la prédication s'appuyant sur l'Écriture) et le danger d'une infiltration hétérodoxe qui pollue en même temps qu'elle irrigue, naît l'histoire de l'accueil et de la prohibition des traductions de la Bible en langue vivante, à partir du moment où elles se multiplient puis s'imposent⁴.

Or la situation se modifie radicalement au XVI^e siècle.

Les Vaudois et les Hussites n'avaient pu convaincre l'Église de la nécessité d'un emploi généralisé de la langue populaire dans l'usage de l'Écriture. Mais les humanistes interviennent : ils se réservent l'usage du latin cicéronien, du grec attique et même parfois de l'hébreu, en même temps qu'ils insistent pour que soient créées les conditions d'un accès du plus grand nombre à l'Écriture sainte. Ceci, dans un souci pédagogique autant qu'apostolique.

Erasme en prodigue le conseil. Lefèvre d'Étaples, quant à lui, n'hésite pas à mettre la main à la pâte dès 1523, et s'y consacre entièrement après 1525. On sait aussi ce que la percée de Luther doit à sa traduction des écrits bibliques en allemand⁵.

Ce succès peut-il s'expliquer autrement qu'en termes de réponse, au niveau théologique et pastoral, à une réforme souhaitée dans l'Église, mais aussi plus largement aux attentes, précises ou diffuses, des masses comme des élites ?

Le problème de la traduction biblique est en effet l'une des compo-

3. Charles KANNENGISSER, « La Bible et la crise arienne », *BTT* 1 [15], pp. 301-312; « La Bible dans les controverses ariennes en Occident », *BTT* 2 [23], pp. 543-564.

4. Micheline LARÈS, « Les traductions bibliques : l'exemple de la Grande-Bretagne », *BTT* 4 [5], pp. 123-140.

5. Voir *supra*, pp. 205 ss.